

ton , & que si elles y étoient dirigées avec cette prudence, elles y deviendroient constamment plus parfaites & plus abondantes; d'où il résulte que le recouvrement en seroit plus facile.

Je fais voir , d'après l'expérience , pour quoi avec des peines infinies , on ne fait venir qu'une très-petite quantité de bled dans une contrée entre-coupée de collines fort élevées , tandis qu'on y cultiveroit au contraire avec avantage des raisins , des fruits , & tout ce qui aime le grand soleil. Quelle extravagance n'y a-t'il pas aux habitans d'une pareille contrée à vouloir avoir un peu de tout chez eux , sous prétexte de se passer de leurs voisins ?

N'est-il pas sensible qu'à supposer même qu'ils eussent de tout ; dans ce désordre de leur culture ils ne l'auroient qu'imparfaitement & en petite quantité ; au lieu qu'en se conformant à la qualité de la terre & au climat , chacun rendroit sa denrée plus parfaite & plus abondante.

Il y a donc une obstination déraisonnable à tenter , comme font quelques gens de la campagne , de se passer les uns des autres , & d'avoir de tout chez eux , malgré le ciel , malgré la terre , & malgré toute la nature. Je prouve que c'est en effet les combattre que de ne pas suivre leurs

84 MERCURE DE FRANCE.

arrangemens ; qu'il y a des cantons que le concours de ces trois causes semble avoir destinés à la nourriture d'une grande quantité de bêtes à cornes , & où on a souvent l'imprudence de n'entretenir que des chevaux ; qu'en d'autres excellens pour les chevaux , on ne met quelquefois que du bétail ; qu'encore que les pâturages humides donnent des maladies aux moutons , mille gens cependant s'obstinent à les y en envoyer , tandis qu'ils n'en ont presque point dans les contrées sèches.

Je développe ces travers de l'ignorance ou de l'habitude vicieuse qui emploient en bled les terres les plus propres aux légumes & aux racines , & qui exigent aveuglément & tyranniquement du bled d'un sol qui le refuse presque toujours , & qui produiroit d'autres choses en abondance. Je fournis les moyens de remédier à ces désordres par des arrangemens convenables à la situation générale de chaque Province , Ville , Bourg ou Village. Je fais voir que la cessation de l'inculture & la réformation raisonnée & amiable dans la manière de cultiver , n'augmenteront pas seulement les revenus des terres en particulier , & de la campagne en général , mais qu'elles répandront des bénéfices certains sur les autres professions , dont le com-

merce s'étend principalement aux Labou-
reurs & aux Payfans.

La premiere , qu'il n'y a point de sol ,
quelqu'aride qu'il paroisse , qui ne puisse
produire quelque chose d'utile.

La seconde , que c'est par une erreur
populaire que tant de gens imaginent que
les terres ont besoin de repos : c'est le
vice de la culture qui est le pere de cette
mere. La bonne physique , au contraire ,
soutenue de l'expérience , apprend que la
même terre peut produire du bled , toutes
les années en abondance , d'excellente
qualité , & à moitié moins de frais qu'on
ne recueille presque partout. Cette bonne
physique , en fondant le succès de cette
culture , sur une préparation vivifiante du
grain , démontre que le secret de fertiliser
la terre est de lui restituer les sels qu'elle
perd par la récolte, & d'y faire rentrer par
la voie de la corruption tout ce qu'elle a
enfanté par la voie de la végétation.

Mes soins dans cet examen physique &
économique ne se bornent pas aux terres
labourables ; ils embrassent les prés & les
vignes.

Les bois taillis & de haute futaie y ont
leur place , non seulement par les moyens
d'en empêcher la détérioration , mais en-
core par ceux de leur procurer la plus belle

86 MERCURE DE FRANCE.

venue; ce qui dépend autant de l'attention à les conserver que de la sagesse & de l'intelligence de l'exploitation. La connoissance de l'usage le plus fructueux de certains bois, la préférence de l'un sur l'autre, & la facilité du débouché à moins de frais, sont encore une source d'augmentation pour cette sorte de revenus.

Comme les garennes & les pépinières de toutes sortes d'arbres & d'arbrustes ne forment pas une des moindres parties d'une terre, elles entrent également dans le système économique de l'amélioration.

Les étangs méritent aussi les réflexions d'un Physicien. La connoissance économique de leur assiette, de leur chaussée, de leur bonde, de leur décharge, de leur empoissonnement, de la nature du poisson qui y est propre, de leur pêche, de leurs accidens, de leur âsec, & enfin des viviers, des canaux, fossés & mares, ne pourroit pas être négligée dans un pareil ouvrage.

La pêche dans les rivières & la chasse sont si intéressantes & si avantageuses, que pour en augmenter l'utilité & éviter toutes les contestations qui peuvent naître à leur occasion, je crois devoir rassembler comme dans un tableau, toutes les dispositions d'Ordonnances, Edits, Déclara-

tions & Arrêts qui y ont rapport, en distinguant soigneusement les objets pour écarter la confusion.

Mon attention économique n'obmet point le bénéfice considérable que procure l'administration réfléchie des abeilles & des vers à soie.

J'entre dans le détail du commerce des grands & des petits troupeaux, des moyens de le faire avec avantage, d'en avoir d'aussi beaux & d'une aussi bonne race qu'en Angleterre & en Espagne, & qui nous fournissent des laines d'une qualité équivalente.

Enfin je m'attache à démontrer qu'on peut avoir en France des chevaux qui ne cèdent en rien à ceux d'Espagne, d'Angleterre & de Dannemarck; Royaumes qui ont même tiré la race des leurs, d'autres pays étrangers, & qu'en attendant le succès de cette entreprise, si elle est protégée, la nourriture des seuls chevaux de France peut produire un tiers plus de bénéfice qu'elle ne fait aujourd'hui.

Ma quatrième Lettre que j'aurai l'honneur de vous adresser le 15 de ce mois, terminera la première partie de ma Préface. Je vous y crayonnerai le plan d'une retraite à la campagne, qui en renfermant l'utile & le solide, ne présente rien que d'agréable.

E P I T R E

*A son Excellence M. le Bailli de Fleuri,
Général des Escadres de la Religion, &
Ambassadeur Extraordinaire de Malte à
la Cour du Roi des deux Siciles.*

Dans les bras du repos ma Muse ensevelie
S'éveille au bruit d'un nom si cher à ma Patrie.
Fleuri dans tous les cœurs mérita des autels :
Hélas ! que les Héros ne sont-ils immortels !
Il uniroit encor le glaive à la clémence ,
Ce Ministre qui fut le flambeau de la France ,
L'Oracle de LOUIS , l'organe de sa loi ,
L'Arbitre de l'Europe , & l'ami de son Roi.
O toi ! digne héritier de son nom , de sa gloire ;
Tu voles sur ses pas au Temple de Mémoire ;
Et fais le vain secours d'un éclat emprunté ,
Tu frappes nos regards de ta propre clarté.
Des Chevaliers Chrétiens le Sénat respectable
Fait partir sous tes yeux sa flotte redoutable ;
Et jugeant de ton cœur par ton sang , par ta foi ,
Se promet de voir fuir l'Africain devant toi .
Telle jadis on vit à l'aspect de Pompée ,
De brigans fugitifs la troupe dissipée ,
Après avoir remis sa foudre dans ta main ,
Malte dépose encor ses secrets dans ton sein ;
Et d'un titre sacré décorant ta jeunesse ,

Ainsi que ta valeur reconnoît ta sagesse.
 De héros entouré tu parois sur ces bords :
 On pénètre bientôt d'où naissent tes transports.
 Nos vœux sont accomplis : la discorde ennemie
 N'a pu rompre à son gré cette heureuse harmonie,
 Qui liant aux Maltais la Sicile & ses Rois,
 Fit trembler de tout tems l'ennemi de la Croix.
 Un Astre-bienfaisant a dissipé l'orage :
 Cette époque d'Ossun passera d'âge en âge :
 Le calme enfin renaît. Hâte-toi donc, Fleuri ;
 Viens contempler un Roi de son peuple chéri :
 Que Malte encor l'admire, & que sa voix publie
 Don Carlos, ses vertus & celles d'Amélie.
 Tout s'empresse à la fois à célébrer ce jour.
 Déjà les doux concerts, les danses tour à tour
 Animent les esprits : une Fête si belle
 Par des plaisirs nouveaux sera toujours nouvelle :
 Les Graces y seront : leur cortège charmant
 De ces lieux enchantés va faire l'ornement.
 Dans ce riant séjour où règne l'allegresse
 Mes yeux sur mon Héros seront fixé sans cesse ;
 Et si mon cœur pouvoit s'exprimer par ma voix ;
 On entendroit ces mots répétés mille fois :
 Sur ce bord heureux & paisible
 Fleuri, tu viens plaire & charmer ;
 Notre plaisir le plus sensible
 Sera le plaisir de t'aimer.

L'Abbé de Malespine.

95 MERCURE DE FRANCE.

On trouvera dans les Nouvelles Etrangères, à l'Article de Naples, une relation détaillée de cette Ambassade.

V E R S

A Mademoiselle Vern...

E Glé, c'est demain ta fête,
Pour te trouver un bouquet,
L'amour en petit collet,
Aujourd'hui s'est mis en quête.
Dans les parterres de Paphos,
Il voltigeoit avant l'aurore,
Tandis qu'entre les bras de Flore,
Enivré de pavots,
Zéphir goûtoit encore
La douceur du repos.
S'étant à la sourdine
Coulé sous un berceau de fleurs,
Où la rose & la Balfamine,
Marioient leurs tendres odeurs,
Chaque plante ravie,
S'empressoit sous sa main,
Dans le désir d'être cueillie,
Pour aller galamment attendre sur ton sein,
Une mort bien digne d'envie.
Mais quoi, de ces superbes fleurs,
Les beautés sont trop passagères,

Il en vouloit dont les couleurs
 Moins brillantes mais moins légères ,
 Pussent parler en ma faveur.

Le myrthe & l'immortelle ont eu la préférence ;
 Ils sont tous deux symboles de mon cœur ;
 L'un marque sa tendresse , & l'autre sa constance.

*Remerciement à l'Auteur du Mercure par
 l'Auteur des Vers à M. Monin , insérés
 dans le second volume du Mercure de
 Janvier dernier.*

LE jugement que vous portez ,
 Peut-être avec trop d'indulgence ,
 De quelques vers que m'a dictés
 Une juste reconnoissance ,
 Monsieur, m'a d'autant plus flatté,
 Qu'il a passé mon espérance.

Pour le *bon Prieuré* , brillante récompense
 Que m'adjuge votre bonté ;
 (Objet désormais affecté
 A nourrir l'inutilité ,
 Le luxe , & souvent l'ignorance
 D'un jeune Abbé de Qualité.)
 Pardonnez ma simplicité ,
 Mais, mon esprit l'a moins goûté.
 M'allouer un si gros salaire ,
 C'est me livrer en proie à l'animosité

92 MERCURE DE FRANCE.

Des plus grands ennemis que je crains sur la
terre ,

L'opulence & l'oïfiveré.

Aux Amognes , le 20 Février 1756.

LE mot de la premiere Enigme du Mer-
cure de Mars est *Fusil*. Celui du premier
Logogryphe *Chipolata* , nom d'un ragoût
composé de toutes especes de viandes , &
dans lequel on trouve *plat , pot , lit , Loi ,*
ah , la , chat , Plata , a , capot. Le mot de la
seconde Enigme est la lettre *i* ; & celui
du second Logogryphe *Ecran*, dans lequel
on trouve *crane , rance , ancre & nacre* ,
tous mots composés des cinq mêmes let-
tres.

E N I G M E .

SANS mouvement , sans yeux , j'agis par la lu-
miere ,

Et mon acte n'est pas indifférent

A quiconque veut vivre de maniere

A satisfaire à tout exactement.

Je gouverne de plus grand nombre de femelles ,
De gente différent , de laides & de belles ;

Les unes ont un œil , les autres n'en ont point.

On en voit en habit , on en voit sans pourpoint.

Il en est qui parlent sans cesse :

Mais il en est aussi que jamais on n'entend :

Lecteur , je te le donne en cent

Pour deviner au juste mon espece.

De Rouen , ce 11 Janvier 1756.

LOGOGYPHE.

Dans un goût nouveau,
 Je passe au bluteau,
 Eve, lire, Liege,
 Revel, Ipre, piege,
 Reve, pire, gril,
 Perle, pli, peril,
 Pirée, ere, égire,
 Levre, pile, épire,
 Levier, vie, épi,
 Vipere, Levi,
 Livrée, ire, livre,
 Pere, leger, ivre,
 Pilier, rive, pré,
 Grive, plier, ré,
 Lievre, lepre, Elie,
 Viril, piler, lie,
 Grêle, vil, privé,
 Leg, reveil, rive,
 Yer, Virgile, verge;

94 MERCURE DE FRANCE.

Pie, érigé, vierge :
Mes neuf portions
Font ces mots, ces noms ;
Combine, & peut-être
Tu vas me connoître.

D. B. F. à Saint Nicolas-lez-Senlis.

E N I G M E.

Dès que l'astre du jour va se plonger dans
l'onde ,
Je parois ; & mes feux éclairent les humains ,
Ils resteroient sans moi dans une nuit profonde ,
Les ingrats ! cependant je péris par leurs mains :
De mes bienfaits telle est la récompense.
En vrais tyfans ils sont à ma perte acharnés :
A chaque instant sans que je m'en offense ,
Impitoyablement ils me coupent le nez.
Ce n'est point encor là toute leur barbarie :
Dans plus d'une prison mon corps est enfermé ;
Et souvent je sauve la vie
De celui qui m'y met pour être consumé.



L O G O G R Y P H E

JE suis ce que je ne suis pas,
 Ceci paroît difficile à comprendre,
 Je vais vous tirer d'embarras,
 Pour qui sçait le François, selon qu'on veut
 m'entendre,
 Je suis ou ne suis point un être inanimé.
 Dans les deux cas l'homme seul ma formé,
 Pour servir à divers usages,
 Pour en tirer différens avantages,
 Suivant, ou le plus, ou le moins,
 Qu'exigent de moi ses besoins.
 Ami Lecteur, si tu me décomposes,
 Tu trouveras en moi nombre de choses :
 Un verbe avec son substantif,
 Tous les deux propres à mon être,
 Tous deux trop employés pour ne les pas con-
 noître ;
 Un autre verbe encor, mais dont l'infinitif,
 Lui-même est substantif ; plus son diminutif.
 Le nom d'un fameux téméraire ;
 Un principe premier, d'un autre le contraire ;
 Plus une particule, une conjonction ;
 Enfin une coutume, une affirmation.
 Ce que je suis, je pourrois te le dire ;
 Mais mon nom, que tu connois bien,
 Ne pourroit rimer avec ire,
 Dès-lors le vers ne vaudroit rien,

L'AMITIÉ,

CANTATILLE.

Les Zéphirs ont chassé l'hiver ;
 Leur haleine a reveillé Flore ;
 Tout est sensible au premier verd
 Qu'animent les fleurs de l'Aurore.



L'oiseau dans ces heureux instans
 Croit qu'il renaît , parce qu'il aime :
 Je me sens renaître de même ;
 J'aime , je rentre en mon Printems,



Envain l'âge glace mes sens ,
 Le cœur ne vieillit point , le mien est toujours
 tendre.
 L'amitié de l'amour a tous les mouvemens ,
 Puisse , Climéne , s'y méprendre !

Les vers de cette Cantatille ont déjà
 paru dans le premier Mercure de Juin ,
 page 23. Le Musicien a supprimé les huit
 derniers qui commençoient par celui-ci :

L'amitié , ses purs sentimens , &c.

ARTICLE

L'AMITIÉ.

Cantatille.

Les Zéphirs ont chassé l'hiver, Leur haleine a réveillé
Flore, Tous est sensible au premier verd, Qu'animent les
pleurs de l'Auro-re. L'Oiseau dans cet heureux ins :
tant, Crois qu'il renais parce qu'il aime Je me sens re :
naître de mes - me J'ayme, j'ay-me je Fin.
rentre en mon Printems, Je rentre en mon Printems.
En vain l'Age glace mes sens, Le Cœur ne vieillit
point. Le mien est toujours tendre le mien est toujours
ten - dre. L'Amitié, de l'Amour a tous les mouve :
mens, Puisse Climène s'y meprendre.

par Anselme M.^e à Chanter. Imprimée par Cournelle. Avril 1756.



ARTICLE II.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

SÉANCE PUBLIQUE

*De l'Académie des Sciences, Belles-Lettres
& Arts de Besançon, du 24 d'Août
1755.*

L'Académie ayant assisté le matin dans l'Eglise des PP. Carmes à une Messe en musique, & au Panégyrique de Saint LOUIS, prononcé par le Pere Marsoudet, Prieur de ce Monastere, s'assembla l'après-midi pour la distribution des Prix.

M. Dagay, Abbé de Soreze, Président de l'Académie, ouvrit cette Séance par des considérations sur le Génie des Langues Latine & Françoisé. « On ne peut ju-
» ger (dit-il) que par comparaison du Gé-
» nie des Langues, & c'est dans cette com-
» paraison que les Latins s'enrichirent
» des dépouilles de la Grece. Ils ne con-
» nurent bien le Génie de leur propre
» Langue, qu'après qu'ils eurent dévoi-
» lé celui de sa rivale. Charmés d'y trou-

I. Vol.

E

98 MERCURE DE FRANCE.

» ver les termes propres aux Sciences &
» aux Arts, que Rome avoit ignorés jus-
» qu'alors, ils lui céderent d'abord la pré-
» férence : mais Cicéron ne tarda pas à
» s'élever contre ce premier sentiment ;
» il porta sa Langue au point de pouvoir
» enfin désavouer l'infériorité.

Après ce début M. l'Abbé Dagay s'at-
tacha à comparer le caractère respectif des
Langues Latine & Françoisé, & dans ce
parallele il s'efforça de montrer que cette
derniere Langue étoit enfin parvenue à
la gloire de balancer les avantages de la
premiere. Parmi les différens traits qui
distinguent l'une de l'autre, les inversions
usitées dans la Langue Latine attirerent
surtout son attention : il lui reprocha
de sacrifier souvent l'ordre & la clarté à
une vaine harmonie. « Les idées (dit-il)
» sont souvent confondues chez les Au-
» teurs Latins ; ce qui doit précéder une
» phrase la termine ordinairement ; le sens
» en est interrompu, & l'esprit est sans
» cesse obligé de faire la séparation des
» idées comme le Chimiste fait celle des
» métaux. Les Auteurs François ont des
» termes clairs pour rendre leurs idées ;
» le commencement d'une période an-
» nonce la pensée qui doit la finir. On
» n'est occupé que de la chose présente ;

A V R I L. 1756.



» & l'esprit ne parcourant qu'un seul
» à la fois, le saisit avec plus de vivacité,
» cité, avec moins de distraction.

M. l'Abbé Dagay passant ensuite à l'objet principal de cette Séance, proclama les ouvrages couronnés par l'Académie, ou jugés dignes d'un *accessit*.

Le Prix d'Éloquence fut donné au Pere Millot Jésuite, demeurant à Dôle. Le sujet du Discours étoit : *Le seul amour du devoir peut-il produire d'aussi grandes actions que le désir de la gloire ?* « Cette question (dit le Pere Millot) est décidée au fond de nos cœurs, & je m'applaudis de n'être que leur interprète, en soutenant le parti qui leur est le plus glorieux.

Qu'exigent en effet les plus grandes actions ? Noblesse & élévations de sentimens, force & constance dans les difficultés, souvent même indifférence ou mépris pour la gloire. « Or il n'est point de sentimens si sublimes que l'amour du devoir ne puisse inspirer, point de difficultés si terribles où il ne puisse nous soutenir : il peut même se signaler par des prodiges : lorsque le désir de la gloire est sans action, il peut sacrifier la gloire elle-même, & n'est-ce pas le comble de l'héroïsme ?

E ij

Les sentimens sont les ressorts de nos actions : plus ils ont de noblesse, plus ils ont d'activité. Les sentimens que l'amour du devoir inspire, sont relatifs à l'idée sublime que la raison se forme du devoir : « elle y reconnoît ces loix » précieuses de la nature, qui sont moins » des regles qui nous captivent, que des » lumieres qui nous éclairent : elle y » adore la sagesse du Législateur suprême, qui en nous prescrivant ce que » nous devons être, nous prescrit ce qu'il » y a de plus digne de nous... Elle y » découvre le germe du bonheur public, » le lien de la société, le frein du vice, » la regle des mœurs, la source du vrai » mérite.

Pour mettre le dernier trait à ce tableau, l'Orateur emprunte de Platon cette belle idée, que l'héroïsme est le fruit de l'amour. « Profanes, respectez cet oracle, (1) il s'agit d'un amour pur & » céleste; c'est l'amour de ce beau essentiel, supérieur aux caprices de l'opinion, inaccessible aux atteintes du sort, » l'amour de l'honnête, l'amour du devoir & de la vertu.

Le Pere Millot nous représente ensuite

(1) Plat. *in conviv.*

un cœur pénétré de cet amour, s'élançant
 au dessus de la sphere commune, regardant
 en pitié ce néant dont les passions
 font leur idole. « Il vole: où? A des
 » travaux immenses dont la société re-
 » cueillera tout le fruit, & dont le sa-
 » laire sera peut-être les persécutions de
 » l'envie & l'ingratitude du Public....
 » A ces dévouemens mémorables & trop
 » souvent noyés dans l'oubli, qui démon-
 » trent qu'aux yeux de la sagesse la Pa-
 » trie n'est pas une chimere, que la jus-
 » tice, l'amitié, l'humanité sont des cho-
 » ses, de grands objets, & rien moins
 » que des problèmes..... O vous! que
 » la Grece, Rome & tout l'univers ont
 » placé au premier rang des humains!
 » Héros de la vertu, devant qui les hé-
 » ros de l'ambition disparaissent, mon-
 » trez-vous ornés de vos faits, non de
 » vos trophées: venez par votre présence
 » soutenir les droits de la nature, je la
 » vois se ranimer à votre aspect.....
 » Quel illustre témoignage vous rendez
 » au pouvoir de la vertu! Admirables
 » par vos actions, nous n'admirons dans
 » vous que le principe d'où elles par-
 » toient; & malgré tous ces traits héroï-
 » ques qui décorent votre histoire, ce
 » mot seul sera toujours votre plus bel

» éloge. (1) Ils n'aimèrent que le de-
 » voir ; peu inquiets de ce qu'on pen-
 » seroit d'eux , ils ne songerent qu'à ce
 » qu'ils devoient être. » La vérité de cette
 première partie se développe encore plus
 sensiblement par le parallele de l'amour
 du devoir & du désir de la gloire per-
 sonnifiés , pour ainsi dire , l'un dans So-
 crate , & l'autre dans Alexandre.

Les grandes difficultés sont d'ordinaire
 la mesure des grandes actions. Le Parti-
 san de la gloire s'élançe avec ardeur dans
 la carrière ; mais qu'il est à craindre que
 ce feu , d'abord si vif , n'ayant pour se
 nourrir qu'une matière creuse & légère ,
 ne s'affoiblisse tout-à-coup , & ne don-
 ne bientôt que de la fumée ! « L'amour
 » du devoir n'est point sujet par lui-même
 » à de pareils changemens. Eh ! qu'im-
 » portent les peines , les écueils , les tra-
 » verses à un homme dévoué à son devoir ?
 » Il a tout prévu avant que de s'engager
 » dans la carrière ; ce n'est point une fou-
 » gue inconsidérée qui l'emporte ; sa rai-
 » son , libre de préjugés & de fanatisme ,
 » a percé dans l'avenir , la nature a fré-
 » mi , mais le devoir s'est fait entendre ;
 » un grand cœur ne sçait pas lui résister.

(1) *Esse quàm videri bonus malebat.* Salust.
 Plutar. in *Aristide* , &c.